
JEAN E. PENDZIWOL

LE SILENCE DU PHARE

ROMAN



« UNE
REMARQUABLE
RÉUSSITE. »

NEW YORK JOURNAL
OF BOOKS



CHARLESTON

JEAN E. PENDZIOW

LE SILENCE DU PHARE

Emily et Elizabeth. Les deux faces d'une même pièce, les inséparables jumelles Livingstone. Elles ont grandi à l'ombre du phare de Porphyry, sur les rives tumultueuses du Lac Supérieur. Une enfance libre et sauvage au cœur de cette nature éblouissante. Jusqu'au jour où le drame a frappé. Depuis, Elizabeth a dû apprendre à vivre seule, à effacer le nom d'Emily.

Soixante-dix ans plus tard, au crépuscule de sa vie et privée de la vue, Elizabeth s'est réfugiée dans la musique. Mais lorsque les journaux tenus par son père sont découverts dans l'épave d'un voilier échoué, elle n'a d'autre choix que se replonger dans ce passé... et réunir enfin les pièces manquantes de son histoire.

Que s'est-il passé sur la petite île de Porphyry toutes ces années plus tôt ? Et quel est le lien avec Morgan, la jeune femme qui vient lui rendre visite dans sa maison de retraite ?

Une bouleversante histoire d'amour et de mort, de secret et de pardon.

**« UN MAGNIFIQUE ROMAN SUR L'AMOUR
ET LE MENSONGE QUI RÉALISE LE TOUR DE FORCE
D'ÊTRE À LA FOIS MÉLANCOLIQUE ET GRISANT. »**

Kirkus Reviews

Traduit de l'anglais (Canada) par Louise Sasseville

ISBN: 978-2-36812-318-8



9 782368 123188

21 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Raphaëlle Faguer
Photographie : © Getty Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Une belle traversée remplie d'émotions et de révélations qui devient très vite une obsession, une quête de la vérité. J'ai encore, plusieurs fois après la fin de cette lecture, des vagues de souvenirs qui déferlent en moi quand je pense à Elizabeth et Morgan, deux femmes fortes qui sauront trouver le chemin de votre cœur. » Élodie, du blog *Eliot et des livres*

« Ce voyage vers le passé dans un coin mystérieux du Canada est une pépite. (...) J'ai découvert une histoire fabuleuse est incroyablement bien écrite. (...) Un beau coup de cœur ! » Harmony, du blog *La fille Kamoulox*

« Une très belle histoire qui vous tient en haleine jusqu'au bout ! (...) J'ai été bouleversée par cette succession d'événements. » Marie, du blog *Marie à tout prix happy*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LE SILENCE
DU PHARE

Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteure, ou sont utilisés de façon fictive et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec de réels événements, lieux, organisations ou personnes, mortes ou vivantes, serait une pure coïncidence.

Titre original : *The lightkeeper's daughters*

© 2017 by Jean E. Pendziwol

Cette édition est publiée avec l'accord de The Bent Agency, conjointement avec son agent L'Autre agence, à Paris, France. Tous droits réservés.

© 2018, Éditions de l'Homme, Groupe Sogides inc., pour la traduction en langue française

Publié au Canada sous le titre *Les Filles du gardien de phare*

Traduit de l'anglais (Canada) par Louise Sasseville

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-318-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Jean E. Pendziwol

LE SILENCE DU PHARE

Roman

Traduit de l'anglais (Canada)
par Louise Sasseville


CHARLESTON

À Richard

*Si aimable était l'isolement
D'un vaste lac, par un roc noir borné,
Et les hauts pins qui le dominaient alentour.*

Le Lac
Edgar Allan Poe (1809-1849)

PREMIÈRE PARTIE

FINS ET
COMMENCEMENTS

ARNIE RICHARDSON

LE LABRADOR NOIR VIEILLIT. Ses pattes percluses d'arthrite, il avance avec précaution sur le sentier usé, entre les épinettes et les peupliers, évitant soigneusement les racines. Sa truffe tachetée de gris rase le sol, en quête de l'odeur de son maître.

Il s'agit d'un rituel matinal, adopté lorsqu'il n'était encore qu'un chiot dégingandé, qui les mène des chalets de Silver Islet aux boisés de Middlebrun Bay. Déjà à l'époque, les cheveux de l'homme étaient blancs, ses yeux ponctués de pattes-d'oie et sa barbe parsemée d'argent. Aujourd'hui, l'homme et le chien ont tous les deux ralenti la cadence, accablés par la raideur de leurs articulations, choisissant prudemment où ils posent leurs pas. Chaque matin, lorsqu'ils partent, aux premières lumières orangées de l'aube, ils partagent la satisfaction simple de savoir qu'ils ont une autre journée devant eux.

L'homme s'appuie sur une canne, sculptée dans un bâton de pin nouveau poli par les vagues du lac Supérieur, puis verni jusqu'à briller dans son atelier. Ce n'est que lorsque le sentier commence à monter qu'il en a besoin ; il resserre alors le pommeau, et le bois devient une partie de

lui-même. Il fait une pause au sommet d'une crête. Deux sentiers s'y rejoignent, celui par lequel ils sont montés et qui fusionne avec un sentier plus large, le plus souvent emprunté par les randonneurs qui fréquentent le parc provincial Sleeping Giant. Le parc est tranquille à cette heure.

Cette péninsule qui s'avance dans le lac Supérieur est un endroit mystique : les falaises au roc ciselé et les crêtes usées, mystérieusement sculptées par le vent, la pluie et le temps ont pris la forme d'un géant assoupi dans un berceau d'eau grisâtre et glacée. D'après la légende, ce serait un dieu *ojibwé*, Nanibijou, qui serait étendu à l'entrée de Thunder Bay, ses formes impressionnantes ayant pris la dureté du roc, protégeant ainsi les riches dépôts d'argent. Ce n'est peut-être qu'un mythe, mais les gisements d'argent, eux, sont bien réels. Pour extraire cette ressource, il a fallu creuser des puits profonds sous la surface du lac Supérieur, où les mineurs ont suivi les veines de minerai, risquant constamment de percer la paroi jusqu'à rejoindre les eaux du lac. La mine a entraîné la construction de la ville, un hameau, à vrai dire, une poignée de maisons de bois, une forge et un magasin, qui ont tous été abandonnés lorsque le lac a gagné la partie et englouti les dépôts d'argent. Après quelques années, les plaisanciers sont arrivés, ont dépoussiéré les parquets et les tables, fait briller les fenêtres, fixé les bardeaux détachés, et Silver Islet a repris vie, ne fût-ce que pendant la belle saison, chaque année. Depuis des générations, la famille de cet homme passe l'été dans l'une de ces maisons, et y séjourne quelques jours, ou même quelques semaines, au cours de l'hiver, lorsque la météo le permet. Il parcourt ce sentier depuis son enfance.

L'homme et le chien amorcent leur descente vers le rivage, la queue du chien dessine des demi-cercles dans l'air derrière lui, le bâton de l'homme frappe tour à tour la terre humide et le roc solide, à mesure que le sentier serpente vers la baie. Le lac commence à s'agiter, s'ébrouant pour se débarrasser de la brume qui s'était

abattue sur lui pendant la nuit. Les cornes de brume des phares de Trowbridge et de Porphyry, maintenant silencieuses, ont passé les dernières heures avant l'aube à guider les navires invisibles qui louvoyaient prudemment en direction de Thunder Bay, passé le cap situé au pied de Sleeping Giant, vers l'Isle Royale et les routes maritimes du lac Supérieur. Mais le soleil et le vent qui se lèvent ont chassé la moindre volute de brouillard et, au lieu du sinistre signal sonore des cornes de brume, ce sont les oiseaux qui se font entendre.

Le pas du chien s'accélère, à mesure qu'il se rapproche du lac. Ses os sont fatigués et sa vue est mauvaise, mais c'est un labrador, et il ressent l'appel de l'eau. Il dépasse l'homme et bondit vers la plage de Middlebrun Bay, saisissant un bâton dans l'amas de débris rejetés par les vagues au cours d'une récente tempête. Il court le long du rivage, et le lac efface ses traces aussi vite qu'il les dépose dans le sable.

L'homme n'est pas très loin derrière. Mais suffisamment pour que le chien ait repéré le bateau avant que les premières empreintes de pas de son maître ne s'impriment sur la grève. La vision du labrador est voilée, mais il sent la présence du bateau, et en discerne la forme entre les rochers, les arbres et la plage. Après s'être échappé et avoir même oublié son bâton, il aboie, les pattes dans l'eau. Le navire fait environ huit mètres de longueur, sa coque de bois, fendue, est béante à bâbord, la bôme se balance au gré des vagues. Chacune des vagues le soulève au-dessus des fonds rocheux pour le laisser retomber dans un frémissement. La grand-voile est encore hissée, mais elle bat au vent, déchirée. La cale est percée, le lac s'y faufile. L'homme n'a pas besoin de lire son nom sur la poupe : il sait qu'il y est écrit, en lettres cursives, *Danse avec le vent*.

Le sable se retire sous ses pieds tandis qu'il s'y précipite. L'alternance entre ses traces de pas et celles plus arrondies de sa canne fait figure de message en morse. La baie est peu profonde, mais des rochers longent son extrémité, et

c'est là que gît le bateau. L'homme ne s'attarde guère aux clameurs du labrador ; il demande plutôt, d'une voix forte, s'il y a quelqu'un à bord. Il trébuche en se dirigeant vers la pointe, et tombe dans l'eau glaciale. L'engourdissement monte le long de ses jambes, s'agrippe à lui, mais il n'en tient pas compte. Il poursuit son chemin sur les pierres, évitant l'intervalle entre le bateau et le rivage, et se hisse dans le cockpit en frissonnant.

Il n'était jamais monté à bord, mais il risque tout de même d'être submergé par un afflux de souvenirs tandis qu'il observe tout autour de lui, du gouvernail cassé à la drisse rompue. Il se rappelle le fort qu'ils avaient construit tous les deux avec du bois de grève lorsqu'ils étaient enfants, les coups qui se faisaient sentir sur le fil de sa canne à pêche lorsqu'ils s'étaient embarqués sur le voilier *Pois de senteur* pour aller taquiner le poisson dans le Walker's Channel, seuls pour la première fois, le goût de la bière qu'ils avaient partagée, volée dans un panier à pique-nique et emportée sur la plage noire de sable volcanique, à l'extrémité de Porphyry Island. Il entend murmurer des noms : Elizabeth et Emily.

— Bon Dieu, Charlie, s'écrie-t-il en levant les yeux vers le mât et la voile loqueteuse, que survolaient très haut deux mouettes. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

Il y a soixante ans qu'ils se sont parlé, soixante ans depuis que Porphyry Island a été la proie des flammes. Il avait vu le *Danse avec le vent* plusieurs fois, entendu bien des histoires à propos de son capitaine, d'Elizabeth et d'Emily. Mais Charlie et lui ne se parlaient pas. S'ils l'avaient fait, cela aurait témoigné de leur complicité et aurait alimenté les regrets. Cela l'avait hanté. Pas une journée ne s'était écoulée sans qu'il pense à eux. Pas une seule.

Le vieil homme s'agrippe à un taquet pour ne pas perdre pied, et jette un coup d'œil dans l'escalier descendant jusqu'aux cabines. Un coussin et une casquette de base-ball flottent sur l'eau. Sur la table à cartes reposent une pile de livres, de la toile à voile délavée, à côté d'une pelote de ficelle.

Il s'assied sur le siège du timonier. Le labrador est silencieux. Seuls les oiseaux viennent interrompre ses pensées, suivis du murmure du vent et du lac, puis des grincements du bateau. Charlie Livingstone n'est pas à bord.

Le *Danse avec le vent* est désert, à l'exception de la lueur vacillante d'une lanterne au kérosène, faible mais persistante, fixée à la bôme, tel un phare.

2

MORÇAN

QUELLE FOUTUE PERTE DE TEMPS! Un tas de bien-pensants, assis entre eux à rêver à des politiques idiotes. *Nous explorons...* comment ont-ils appelé cela? «Des processus de réadaptation thérapeutique.» Ils peuvent dire qu'ils ont essayé, qu'ils ont tenté de faire preuve de compassion envers quelque défavorisé. Isolés dans leur petit monde, où leurs enfants polis et parfaits fréquentent l'école et font leurs devoirs, où leurs pétitions visent à bannir la malbouffe et à mettre fin à la famine en Afrique, où ils jouent dans une ligue de base-ball et où ils ne rentrent jamais à la maison en état d'euphorie, le samedi soir. Ils se complimentent en disant: «*Regardez les bons parents que nous sommes. Regardez les bons citoyens que nous sommes.*» Si seulement ils savaient.

Laissez-les poser un petit pansement sur une plaie béante, laissez-moi poser les pieds sur le bon sentier. Je vais présenter mes excuses et accepter leur compassion. Ce n'était pas ma faute, vraiment. C'est le système qui m'a laissée tomber.

Quelle foutue perte de temps!

Ils ont fouillé mon sac à dos. J'aurais dû m'en débarrasser avant de me rendre chez McDonald. Ou, du moins,

me débarrasser des bombes de peinture. Je n'ai pas réussi à m'en sortir. *« Non, monsieur l'agent. Je n'étais pas près de la maison de retraite Boreal. Non, monsieur. Je n'ai rien à voir avec ces graffitis. Ces bombes ne sont pas à moi. Je les gardais pour un ami. Lequel ? Hum... Il n'est pas ici. »*

Trous du cul. Personne n'a pris ma défense. Personne. Ils ont tous gardé les yeux baissés en tétant leur Coca Light, le visage figé dans la même attitude condescendante que leurs parents. *« Pauvre d'elle. Peut-on vraiment la blâmer ? »*

Apparemment, ils le pouvaient.

Lorsqu'ils m'ont ramenée à la maison, j'ai constaté que Laurie était contrariée. Elle m'a servi son sermon sur la déception, celui qui me fait lever les yeux au ciel. J'ai été placée chez elle et Bill il y a un peu plus d'un an, et même s'ils agissent comme si je comptais pour eux, je m'en fous. Ce ne sont pas mes parents, et ça ne m'intéresse pas de faire semblant. Je ne resterai pas longtemps. Je suis juste un enfant en famille d'accueil, parmi le flux de ceux qui passeront dans ce foyer.

L'autobus s'arrête brusquement devant un immeuble tentaculaire et me dépose devant la maison de retraite Boreal avant de repartir. Je suis là, seule dans cette rue tranquille bordée d'arbres, alors que la bise m'enveloppe dans son tourbillon. Ici et là, des feuilles tombées se sont accumulées en tas, le long du trottoir. Je les suis jusqu'à l'entrée.

Mon Dieu, que je déteste l'automne !

* * *

La porte est évidemment verrouillée et il me faut un peu de temps avant de remarquer l'interphone. Cet endroit regorge de vieillards richissimes, de ceux qui peuvent se payer des infirmières privées, des cuisiniers à plein temps, et des vues sur le lac. Comme s'ils s'en souciaient. Ils ne se rappellent probablement pas ce qu'ils ont mangé pour déjeuner. J'appuie sur la sonnette, et une voix se fait entendre par le haut-parleur de l'interphone. Je n'ai rien compris, mais je suppose qu'ils me demandent mon nom.

— C'est Morgan. Morgan Fletcher.

Il y a une longue pause avant que je n'entende le bourdonnement de l'entrée qu'on déverrouille.

Je repère le bureau de l'administration et je cogne sur le cadre de la porte ouverte. Derrière le bureau, une femme d'âge moyen consulte des dossiers.

— Asseyez-vous, Morgan, dit-elle sans se donner la peine de me regarder.

Alors, je me perche sur le bord de l'une des chaises et j'attends. Une plaque de bureau, à peine visible parmi les piles de papier, dit: «Anne Campbell, infirmière diplômée, directrice administrative.» Je suppose qu'elle va administrer ma «réadaptation thérapeutique».

— Très bien.

Mme Campbell soupire, un dossier à la main.

— Vous êtes Morgan Fletcher, dit-elle en retirant ses lunettes et en les plaçant sur le bureau. Je vois.

Je sais ce qu'elle voit. Elle voit ce qu'elle veut voir. Elle voit mes cheveux noirs et lisses, colorés de façon à luire comme l'ébène. Elle voit le khôl qui encercle mes yeux gris, mes jeans serrés et mes hautes bottes noires, et la rangée de dormeuses en argent sur mes lobes. Elle voit mon visage dont j'ai accentué la pâleur, et mes lèvres écarlates. Mais je ne lui laisserai pas voir que je suis un peu craintive.

Je m'affale sur ma chaise et je croise les jambes. C'est donc ainsi que cela se passera. Parfait.

Mme Campbell ouvre le dossier, puis me regarde de nouveau.

— Eh bien, Morgan, des heures de travail d'intérêt général, c'est cela? Je vois ici que vous avez accepté de nettoyer les graffitis et de collaborer à d'autres travaux d'entretien. Vous viendrez ici tous les mardis et jeudis après l'école, pendant les quatre prochaines semaines.

— Ouais.

Je cogne le bout de ma botte contre le bureau et je regarde mes ongles. Ils sont rouges, comme mes lèvres. Rouge sang.

— Je vois, dit-elle.

Une fois de plus. Mme Campbell fait une pause, elle m'observe. Je sais ce qui figure au dossier. Je ne veux pas de son jugement. Pire, je ne veux pas de sa pitié. Je pose mon regard sur une plante-araignée qui orne le dessus du classeur. Elle soupire encore.

— Eh bien, j'imagine qu'il faudrait vous présenter à Marty.

Elle laisse le dossier contenant mon passé sur son bureau, et je n'ai pas le choix : je dois la suivre dans le couloir.

Marty est vieux, mais pas comme ceux qui vivent ici. Il me fait penser à un père Noël sans barbe, avec son ventre rond encadré de bretelles. Ses sourcils semblent vivants, s'élançant dans toutes les directions, blancs comme la neige et touffus. Ils compensent l'absence de pilosité ailleurs sur sa tête : le sommet est lisse et brillant, entouré d'une couronne de cheveux, d'une oreille à l'autre. Ce sont les yeux sous les sourcils hirsutes qui me frappent le plus : un regard bleu perçant, de la couleur d'un ciel d'hiver.

Marty est assis à son bureau, une vieille table à cartes contre le mur d'une salle encombrée. Sur la table, une pile de journaux et un livre dont la couverture est ornée d'un tableau représentant des danseuses. Un Degas. C'est l'un de mes préférés. Notre vieux livre tout abîmé était illustré des œuvres de tous les peintres, mais c'était Degas qui me plaisait le plus. Marty en utilise probablement les pages pour essuyer ses pinceaux.

— Voici Morgan, dit Mme Campbell.

Il se lève, ajuste ses bretelles et me fixe de son regard bleu glacial jusqu'à ce que je ne puisse plus le supporter et que je baisse les yeux sur le carrelage taché à mes pieds.

— Morgan, dit-il en hochant la tête. Je t'attendais. Il vaudrait mieux que tu enfiles un bleu de travail.

Mme Campbell tourne les talons et s'en va sans dire un mot.

J'ai l'impression que c'est plus à cause de Marty que de Mme Campbell que je suis ici.

ELIZABETH

LE THÉ EST SERVI avec la ponctualité habituelle. C'est l'une des choses qui me plaisent, ici. Mon inclination pour la routine est sans doute un vestige de mon enfance au phare. Pendant tant d'années, ma vie s'est mesurée en heures et en minutes, divisée en fragments de temps, ponctuée par le moment d'allumer la lanterne, de remonter le mécanisme, de vérifier le combustible.

Je commence à me sentir chez moi, ici. Après tant d'années. Combien, au fait? Peut-être trois, maintenant. Les jours se confondent; les saisons s'imbriquent les unes dans les autres, et j'en ai perdu le compte. J'ai eu de la chance de trouver cette place, où j'ai pu garder une certaine partie de l'indépendance qui me tient tant à cœur, tout en ayant accès aux soins nécessaires. Et puis, le moment était venu de rentrer, de laisser derrière moi la petite villa de Toscane, qui a été notre refuge pendant plus d'un demi-siècle. Nous avons décidé qu'elle serait assez près de l'eau pour entendre les mouettes et le ressac. Et, même ainsi, j'ai toujours trouvé que la mer Ligurienne n'avait pas le tempérament capricieux du lac Supérieur, que

c'était seulement un substitut. Nous étions aussi heureuses qu'on puisse l'être, couple bizarre que nous étions, loin des regards indiscrets. Et nous avons laissé notre marque, notre héritage, en quelque sorte. Bien sûr, le mien n'est pas aussi reconnu : seulement quelques livres, dont certains sont encore en vente dans les boutiques de cadeaux et les galeries d'art du monde.

Je suis assise dans le fauteuil de Papa, les genoux recouverts du plaid afghan qu'Emily et moi avons tricoté. J'ai ouvert la fenêtre, invitant la brise d'automne à entrer dans la pièce.

Je dois faire attention de ne pas m'ébouillanter avec le thé. Mes doigts explorent le plateau, parcourent la petite théière, les contours du bec, de l'anse. Mon autre main trouve la tasse. Je compte, tout en versant. Je sais que je peux compter jusqu'à cinq pour la remplir. Ils m'ont donné des sachets de sucre ; toujours deux, même si je n'en utilise que la moitié d'un. La cuiller n'est pas à sa place habituelle, et je la trouve à côté du lait. Lorsque j'ai terminé, j'approche la tasse de mes lèvres, je souffle doucement dessus, plus par habitude que par nécessité, et je bois une gorgée. Dans un soupir, je laisse le fauteuil de Papa m'envelopper.

Je me laisse aller à rêver que je suis encore jeune, que j'ai les cheveux noir corbeau, que j'ai le regard perçant. Dans mes rêves, je danse. Je suis revenue dans l'île de mon enfance, sur la plage de sable volcanique noir de Porphyry, où le lac vient lécher la rive et où le vent agite les joncs. Je me penche pour cueillir des épervières orangées et des boutons d'or, pour les ajouter au bouquet de marguerites que je tiens déjà. Emily est là aussi, magnifique et silencieuse Emily, toujours un pied dans le monde des rêves. Nous joignons nos mains, les deux parties d'un tout, et nous rions, dansons et tournoyons jusqu'à en tomber sur la terre chaude, à bout de souffle, d'où nous observons les nuages qui se pourchassent dans le ciel d'été.

Mais dernièrement, un loup s'est insinué dans mes rêves. Je peux le voir nous observer, entre les arbres. Sa

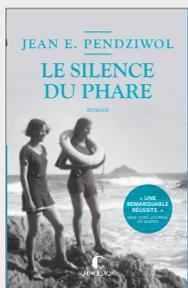
silhouette apparaît et disparaît tour à tour entre les bouleaux et les sapins, longeant le rivage et nous regardant danser de ses yeux jaunes et froids. Emily n'a pas peur du loup. Elle le fixe patiemment jusqu'à ce qu'il se couche sur la plage. Mais moi, il me terrifie. Je sais pourquoi il est ici. Le moment n'est pas encore venu. Mais, chaque jour, je constate qu'il se rapproche et qu'il lui faut plus de temps pour se calmer.

Voilà pourquoi il était temps de retourner sur les rives du lac Supérieur. Ce lieu, malgré la douleur, malgré les souvenirs, est ce qui se rapproche le plus de chez moi, Porphyry Island et son phare. C'est ce qu'Emily aurait voulu.

Je bois une autre gorgée de thé. Il est déjà tiède. Le soleil d'après-midi entre à flots par la fenêtre et me réchauffe plus que le breuvage. Je tiens ma tasse avec précaution et tourne mon visage vers le soleil afin de le sentir pleinement.

J'entends la voix de Marty à l'extérieur. Je sais qu'il est le cœur de cet endroit. Et puis il connaît la peinture presque autant que moi. Avant que je ne perde la vue, il m'apportait des livres sur la peinture et, pendant que nous sirotions notre thé, il tournait les pages et nous émettions des commentaires ou des critiques, en fonction du peintre. Il était avide de mes récits de voyage et des connaissances glanées au cours d'une vie passée à parcourir les galeries d'art et à étudier les maîtres. *La femme, sur ce tableau, était la maîtresse du peintre*, disais-je alors que nous regardions une œuvre de Renoir. *Cette toile, lui ai-je dit, a été volée aux Juifs pendant l'Holocauste et a été retrouvée des décennies plus tard, dans un grenier en Italie. Un Américain l'a achetée, affirmant qu'elle avait appartenu à son arrière-grand-père en Hollande, avant la guerre.* Ce sont les impressionnistes que nous préférons, Marty et moi. *Ce peintre avait embauché trois personnes pour prendre soin de ses jardins, d'immenses jardins, Marty, composés d'étangs, de sentiers et de toutes les fleurs imaginables. Regardez toutes ces couleurs.*

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le silence du phare
Jean E. Pendziwol



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !